

Sortir du déni

Article pour le numéro de Rhizome sur les Savoirs Expérientiels

A quoi pensez-vous lorsque vous lisez le mot « enfance » ? A sa magie ? Son innocence ? Pour moi, enfance rime avec violence.

Je suis tombée en dépression après des années de lutte. C'est arrivé progressivement. Des sortes de minis effondrements, les uns après les autres. Professionnels, relationnels, militants. J'ai dû commencer à faire face à mes ombres, à un passé que je pensais révolu, mais qui est revenu me hanter. Morceau par morceau. Comme un puzzle éclaté dans lequel les pièces petit à petit s'emboîtaient. Et puis il y a eu cette invitation à venir m'exprimer lors d'une scène ouverte. C'était l'occasion. J'ai bu quelques verres, et je me suis mise à écrire d'une traite ce texte, que j'ai lu ensuite publiquement. En voici un extrait, entrecoupé ici de citations d'Alice Miller (2013)¹, qui a beaucoup travaillé sur le déni des souffrances de l'enfance.

« La violence

Selon les étiquettes sociales, je suis ce qu'on appelle une enfant battue. La violence s'est installée, sournoisement, au quotidien, dans une famille nombreuse, catholique, patriarcale. Trop d'enfants pour deux parents fragiles qui ont lui et elle-même connu la violence. Mère violentée sexuellement par l'un de ses frères pendant des années, dans le tabou des belles familles aristocrates. Père, fils de petit commerçant, élevé à la dure.

Le cycle de la violence qui s'installe. D'abord psychologique, par la faiblesse mais la force de la domination, l'emprise du patriarce craint par sa femme et ses enfants, surtout les filles. Puis les coups qui arrivent, on ne sait pas quand, comment, pourquoi. Parce que la journée a été longue et fatigante et qu'on est là au mauvais endroit, au mauvais moment.

Les cris, les gueulantes, les coups de fourchette sur les doigts pendant les repas, le silence imposé parce qu'on est enfant et que seuls les adultes ont le droit de parler.

Se réfugier dans le silence, les rêves.

Les brimades, les gifles, les fessées... Puis les coups de poing, les coups de pied... Les punitions injustes et terrorisantes, dans la cave, au pain sec et à l'eau, dans le noir total et la peur panique des rats... Et le reste... On serre les dents, on doit vivre, survivre. Et on doit surtout fermer sa gueule, ne pas montrer qu'on souffre, ne pas que les frères et sœurs sachent qu'on a été tabassée, ni les gens dehors.

Serrer les dents, oublier les coups, les bleus qui lancinent, ne pas montrer qu'on a peur, surtout, ne pas en parler... parce qu'on est coupable. Parce qu'on a été coupable, de parler, d'agir. Parce que le parent a toujours raison et l'enfant tort. Coupable de dire ce qu'il ne fallait pas dire, de faire ce qu'on ne devait pas faire.

« Un nouveau-né est entièrement à la merci de ses parents, pour le meilleur et pour le pire. Et comme sa vie même dépend de leur assistance, il fera tout pour ne pas la perdre. Dès le premier jour, il s'y emploiera avec toutes ses possibilités, comme une petite plante qui se tourne vers le soleil pour survivre. »

La violence est insidieuse parce qu'elle est tabou. Elle ne dit pas son nom, elle enferme, terrorise, isole. La peur s'installe et ne part plus. L'arbitraire règne. Ce n'est pas une autorité juste, mais des coups de colère et de violence soudains, impulsés par l'émotion du moment, sans raison apparente.

Parce qu'un jour, descendre en pyjama à 11h est inacceptable, alors que d'autres fois non.

Parce que caractère têtu, décidé et indépendant est un crime contre l'autorité patriarcale.

Parce qu'il faut s'abaisser, s'écraser, la fermer. Pendant des années. Des années de silence, de terreur, de douleur.

Les années collège restent silencieuses et solitaires, dans la souffrance et l'isolement. Personne ne parle à une ado renfermée, mal dans sa peau, agressive dès qu'on lui adresse la parole. La distinction entre le bien et le mal, la justice, n'est pas acquise, c'est une construction sociale qu'on apprend avec l'éducation.

Des années de rêves, d'espoirs, d'envie d'évasion, mais de manque de force, de courage certain. Écrasée par un poids autoritariste et dominant qui a empêché la moindre construction d'une confiance en soi, qui limite toute prise de liberté. La peur et la souffrance au ventre. Peur d'aller au collège et d'être la souffre-douleur qui encaisse et ferme sa gueule, parce qu'elle a toujours appris à faire ça. Peur de rentrer à la maison et de subir l'humeur et la violence du patriarche.

Coincée dans une vie qui n'en est pas une.

« La peur de l'enfant faible et sans défense donne à l'adulte une sensation de force, sans compter la possibilité de manipuler la peur de l'autre. [...] Le mépris est l'arme du faible, et à l'origine de tout mépris, de toute discrimination, se trouve le pouvoir exercé par l'adulte sur l'enfant, un pouvoir plus ou moins conscient, incontrôlé, secret, et toléré par la société (sauf en cas de meurtre ou de graves sévices corporels). L'adulte est libre de faire ce qu'il veut de l'âme de son enfant, il la traite comme si elle était sa propriété. »

14 ans. Quelques rencontres. Quelques amies. Quelques échanges. Je découvre que cette vie n'est pas celle de tout le monde. Ces mots qui ont mis des années à résonner : « ce n'est pas normal ce que tu vis ». Des refuges après les coups, chez cette amie, voisine, qui toujours m'ouvre ses bras, m'apporte l'amour dont j'ai tellement manqué, une écoute.... Et cette révolte qui naît et ne dit pas encore son nom.

16 ans. Cette année fatidique où j'ai cru que mon père allait tuer ma mère. Elle hurlait dans la maison, de manière indécente. Alors même que la violence doit se taire, s'encaisser, s'assumer, seul·e. Ma mère qui a du mal à marcher le lendemain, cassée par les coups, de poings, de pieds, du fer à repasser qui lui est tombé dessus... Ma mère qui brise ce tabou une première et unique fois et nous dit à table - un midi, alors que mon père n'est pas là - qu'elle aurait aimé qu'on réagisse, qu'on appelle les voisin·es, qu'elle a cru mourir cette fois. Incompréhension, choc. Des mots sur la violence.

Je lui fais la gueule à mon père le lendemain. Comme d'habitude. Quelques jours. Alors que le pic de violence laisse place à la lune de miel : la gentillesse incarnée, les attentions, la douceur dans les mots, le regard. C'est ce qu'il y a de pire dans le cycle de la violence familiale. Ce ne serait qu'un bourreau, ce serait tellement facile à détecter, pointer du doigt, et accuser, détester. Mais après le pic de violence vient la douceur, la tendresse. On culpabilise d'être sur la défensive, à se protéger, alors que lui est tellement gentil. On se détend, on ouvre son cœur et ça recommence. Continuellement. Et c'est ainsi que l'amour tue. L'amour lie et détruit. Parce que la violence revient, toujours.

Cette fois, je commence à comprendre que ce n'est pas normal, qu'il y a un vrai danger. Je fais la gueule, plus durablement. Qu'on me touche, je m'en fous, c'est pas pareil, mais ma mère qui appelle à l'aide... Et puis une semaine après, c'est mon tour, écrasée derrière ma porte de chambre que j'essayais de maintenir fermée, parce que je l'entendais monter, en colère. La terreur, la panique, parce que je sais ce qui va tomber. Et la pluie de coups de poing, de coups de pied. Comme d'habitude, je me réfugie en boule sur le sol, pleure et supplie en même temps « arrête papa, arrête »

Je suis recroquevillée, j'attends que sa colère passe, j'ai mal, je serre les dents. J'ai 16 ans mais j'ai l'impression d'en avoir 6. Il finit par partir. Je rampe jusqu'à mon lit et comme d'habitude m'effondre en mordant l'oreiller. Et puis j'en ai marre. Je ressens cette colère incroyable et cet espoir qui me tient depuis des années. L'ESPOIR. Une certitude venue d'on ne sais où ; que ce ne peut être ma vie toute ma vie. Que je ne peux pas mourir avant d'avoir été heureuse, avant d'avoir vécu. Je pars me réfugier chez mon amie qui me dit comme d'habitude que ce n'est pas normal. Cette fois je l'entends. Ça a été trop loin. Je ne veux pas qu'il continue à nous toucher et nous tuer à petit feu, mes frères, ma mère et moi... Je veux vivre, moi, pas survivre !

Aide sociale à l'enfance, discussion avec une psy, une avocate, une éducatrice spécialisée... Le privé est politique, je le découvre, non sans violence. C'est dur de devoir faire face. Tellement dur. Et pourtant j'apprends. Je comprends. Que je ne suis pas coupable. Qu'il est coupable. C'est énorme tout ça. On dirait pas, seules les personnes qui l'ont vécu peuvent comprendre. On sort d'un mensonge de 16 ans. D'une réalité qui n'est que mensonge, faux, violence. On met en lumière ce qui ne devrait jamais l'être, c'est d'une douleur et d'une libération la plus totale. Je suis seule mais puissante, pour la première fois de ma vie.

17 ans. Je quitte la maison, je pars en internat. Je découvre les relations humaines, le partage, les confidences, l'amitié, l'amour... La sécurité, au moins extérieure. D'autres mondes, réalités. Un accouchement. On m'appelle Kriska, je nais, j'ai 17 ans. Je découvre la vie, et la puissance de la liberté ! »

Lorsque j'ai redécouvert ce texte, des années plus tard, avec toutes les connaissances accumulées depuis sur les violences faites aux enfants, j'ai réalisé que tout était là : la reproduction intergénérationnelle de la violence, le conflit de loyauté, l'adultisme – rapport de domination des adultes sur les enfants –, le cycle des violences intrafamiliales, la confusion entre amour et violence, les conséquences sur la construction de la structure psychique... Le savoir chez moi était empirique avant d'être théorique. Cette expérience m'a fait développer une sensibilité particulièrement exacerbée sur le sujet.

« Par l'éveil de leur conscience, les hommes et les femmes qui sont prêts à exhumer leur histoire des ténèbres de l'oubli pourront apporter plus de lumière et de clarté dans le ciel sombre de notre monde déchiré. » (Miller, 2013)

Pendant six longues années de dépression, j'ai continué à chercher à donner un sens à mes souffrances, à tout prix. Le plus grand moteur du savoir expérientiel, c'est sans doute celui-là. L'insoutenabilité du mal-être conduit à de multiples stratégies, de contournement, mais aussi de quêtes de compréhension. Ma conscience s'est développée en même temps que mon cheminement thérapeutique. La théorie est venue appuyer mes prises de conscience. Mais l'essentiel était déjà là. C'est le vécu dans le corps qui m'a donné des clefs. C'est l'expérience qui a ouvert cet espace de conscience, pour ensuite rencontrer dans mes lectures, Alice Miller – psychanalyste et docteure en philosophie –, Cyrinne Ben Mamou – docteure en neurosciences – et Muriel Salmona – psychiatre -. Autant d'inspirations qui m'ont nourrie parce qu'elles venaient résonner profondément en moi. D'ailleurs, ces femmes, avant d'être des expertes sur les violences et les traumatismes, les ont vécus dans leur chair. Leur œuvre est basée sur leur savoir expérientiel.

La mise en lumière de ma propre histoire m'a amenée vers une conscience collective de l'ampleur des violences faites aux enfants. En 2018, j'ai écrit et produit une conférence gesticulée¹ sur les violences intrafamiliales et leurs conséquences psychotraumatiques. Cet exercice m'a permis de passer d'une expérience individuelle à la compréhension d'enjeux sociétaux, tels que les rapports de domination qui structurent notre société : sexisme, classisme, racisme, adultisme... Donner une dimension politique à ce savoir expérientiel a été un véritable processus d'empowerment individuel et collectif. Suite à cette représentation, j'ai reçu de nombreux témoignages de personnes touchées par la résonance avec leur propre vécu. Lorsque l'identification réciproque opère, elle révèle des savoirs explicites communs, appelés savoirs situés. Ils se constituent en faisant émerger le généralisant, au-delà des expériences subjectives individuelles. Les savoirs situés viennent compléter, parfois s'opposer aux savoirs savants et incitent à dépasser les pré-supposés, approfondir les réflexions.

Ma quête de guérison m'a amenée à rencontrer la Théorie PolyVagale (TPV) théorisée par le professeur de psychiatrie Stephen Porges, vulgarisée et mise en application clinique par la psychothérapeute Deborah Dana, inspirant le neurologue François le Doze, qui développe alors l'Intelligence Relationnelle (IR). L'IR est un modèle psychothérapeutique neurobiologique qui s'appuie sur la plasticité du cerveau. L'idée principale est de venir réguler le système nerveux autonome. La théorie de l'attachement donne un socle pour installer une sécurité relationnelle, préalable indispensable au travail sur les traumatismes. Jusque là, je m'étais toujours sentie en insécurité avec les soignant·es et n'avais pu faire qu'un travail thérapeutique de surface. L'IR s'appuie également sur le formidable travail du psychiatre américain Bessel Van Der Kolk, dans son livre « Le corps n'oublie rien »(2020)². Il y explique notamment à quel point le traumatisme est

1 [Conf sur les violences intrafamiliales et les conséquences psychotraumatiques – YouTube](#) Anne-Christelle Kriska

physiologique. Des thérapies par la parole sont nécessaires pour les prises de conscience, mais des thérapies psycho-corporelles sont indispensables pour la guérison des traumatismes dans le corps. *« Le traumatisme crée de réels changements physiologiques, parmi lesquels un recalibrage du système d'alerte du cerveau, une augmentation de la sécrétion des hormones du stress, et des variations dans la structure qui filtre les informations, retenant celles qui sont pertinentes. Nous savons aujourd'hui que le traumatisme affecte l'aire cérébrale qui donne la sensation physique d'être en vie. Ces dégradations nous aident à comprendre pourquoi ils se heurtent sans cesse aux mêmes problèmes et ont tant de mal à tirer des leçons de l'expérience. Il est maintenant établi que leurs comportements ne sont pas le fruit de défaillances morales, ni des signes de manque de volonté ou de mauvais caractère, mais sont causés par de vraies altérations cérébrales. Un tel accroissement des connaissances sur les processus en arrière-plan du traumatisme a aussi permis de trouver de nouveaux moyens d'apaiser le mal, ou même de le soulager complètement. Grâce à la découverte de la plasticité du cerveau, nous pouvons mettre au point des méthodes qui aident les patients à se sentir pleinement vivants dans le présent et à avancer. »*

Le drame de la dissociation
c'est cette séparation
entre qui l'on est
et ce que l'on donne à voir
Cet incommensurable besoin d'être vu·e
et cette incapacité à être nu·e
Ce qui hurle à l'intérieur
et la tranquillité extérieure
L'apparence légère et vivante
et la mort attenante
La honte et la culpabilité
à être qui l'on est
Un puits sans fond dans un tiroir
qui aspire la vie, comme un trou noir
Le drame de la dissociation
c'est qu'elle peut durer toute une vie
Sans jamais connaître l'association
qui fait sortir de la survie
Le drame de la dissociation
c'est qu'elle se transmet
de génération en génération
tant qu'elle est pas conscientisée
Le drame de la dissociation
c'est la dédramatisation
L'espoir dans la dissociation
c'est l'association
Et quel beau cadeau
d'œuvrer à se réassocier
Pour pouvoir enfin accompagner
d'autres concerné·es
à revenir à la vie dans ce qu'elle a de plus beau

Quel espoir, enfin ! D'association en association, observer la rémission de la dissociation... Au fur et à mesure des séances d'IR, je sentais physiologiquement mon cerveau se réparer. C'est étrange à dire, j'avais le sentiment que plus j'avançais, plus mon intelligence se développait. En réalité, mon système nerveux se régulait et j'avais davantage accès à mon néocortex frontal, siège de la conscience. Il me semblait atterrir, gagner en sécurité intérieure. Et puis, les dérégulations sont

revenues avec force. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. Je n'ai compris qu'ensuite ce que la restructuration de mon psychisme provoquait : un terreau suffisamment solide pour qu'un passé refoulé surgisse. C'est ainsi que la mémoire traumatique a commencé à émerger, sous la forme d'émotions refoulées, d'intenses colères injustifiées et de détresses. Puis j'ai commencé à avoir des flashs d'une scène traumatique. Ces images apparaissaient pendant des séances de thérapie ou lorsque j'étais au calme. C'était comme des bulles de mémoire qui trouvent enfin un passage pour remonter à la surface. L'une après l'autre. D'abord cet homme, qui m'emmène par la main. Puis les attouchements. Le viol. La terreur et l'anéantissement qui vont avec. Ce n'est qu'au bout d'un mois que j'ai su que c'était mon père. Plusieurs fois l'intuition m'a traversée, mais ma conscience la balayait. Et puis, l'image s'est imposée de plus en plus. Jusqu'au moment où il n'y avait plus de doutes. C'était lui. L'horreur la plus totale. Et les sensations qui n'arrêtaient pas de remonter. Je le sentais collé à moi, son poids, la chaleur de son ventre. Je me souviens faire des gestes répétitifs comme pour le décoller de ma peau. Passé et présent mêlés dans un tourment insupportable. J'ai cru cette fois que je n'en survivrai pas. Et pourtant si. Les sensations, une fois toutes ressenties, se sont atténuées puis ont disparu. Le travail thérapeutique, le sport, le yoga et l'écriture m'ont permis de revenir dans le présent et d'intégrer cette mémoire traumatique, la remettre à sa place, dans le passé.

Muriel Salmona explique dans le podcast « Ou peut-être une nuit » (Pudlowski)³ : « *Quand on récupère ses émotions, on revit l'événement violent par des flash-backs, c'est ce qu'on appelle la mémoire traumatique. C'est intolérable pour la victime de revivre comme une torture ce qu'elle a déjà subi.* »

Dorothé Dussy affirme dans « Le berceau des dominations » (2012)⁴ : « *L'inceste, ça t'apprend à être écrabouillé-e, c'est le meilleur instrument de domination* »

Pourquoi la mémoire traumatique est revenue si tard ? Parce que lorsque que je partageais mes questionnements sur une éventuelle agression sexuelle à des soignant·es, pendant 10 ans, les réactions étaient soit du déni, soit une réponse médicamenteuse. Personne n'a jamais interrogé mes doutes. Le passé appartenait au passé et l'important, c'était d'envisager la suite. Vivre avec. Mais comment se construit-on lorsque les fondations sont pourries ? Avec des traitements qui contiennent les émotions, le passé en l'étouffant ? Et s'il avait justement besoin de ressurgir, d'être accueilli pour être guéri ? La seule personne qui l'ai fait, après trop d'années, c'était un victimologue breton. Il m'a demandé pourquoi j'avais ces doutes. J'ai listé longuement : l'énurésie nocturne jusqu'à mes 15 ans, mon premier copain - sa langue dans ma bouche et mon envie de mourir - , le dégoût et la honte dans ma sexualité, mes relations déstructurées aux hommes, les cauchemars à répétition avec des scènes de tortures et de violences sexuelles, ces mêmes images de violences que j'avais besoin de ressasser le soir pour arriver à m'endormir, les angoisses sourdes qui arrivent par intermittence, sans raison apparente, l'absence de souvenirs de mon enfance, ma réaction émotionnelle disproportionnée lorsque j'ai vu la formidable pièce de théâtre d'Andréa Bescond (2014) sur la pédocriminalité et que je n'arrêtais pas de sangloter. Il a écouté puis il m'a répondu : « Oui, c'est tout à fait possible, vous avez tous les symptômes. Mais on ne peut pas l'affirmer ou l'infirmier. Si vous avez été victime de violences sexuelles, vous le saurez quand vous aurez suffisamment de sécurité intérieure pour que se lève l'amnésie traumatique. » Enfin, quelqu'un ouvrait une porte que jusque là, tou·tes les soignant·es tenaient fermée ! Quel soulagement !

C'est si important de sortir du déni face à la terrible réalité de l'ampleur des violences sexuelles, si important de croire les victimes et de ne pas remettre en question leur parole. Parce que ce déni empêche la résurgence des mémoires traumatiques, parce qu'il maintient les personnes concernées dans un état de survie insupportable, parce qu'il participe au tabou. Quelques fois, le doute est revenu. Est-ce que c'est bien réel ? Ai-je vraiment vécu tout cela ? Les remises en question de quelques proches me contaminaient et me faisaient douter de moi. Et pourtant, les émotions, les sensations, les images, ça ne s'invente pas. D'ailleurs, quelques mois après la résurgence de la

mémoire traumatique, un membre de ma famille a témoigné avoir vu mon père « jouer au papa et à la maman » avec moi quand j'avais 4 ans. Enfin une preuve de l'extérieur est venue valider mes ressentis et leur donner une légitimité. Je pense à toutes les victimes qui n'ont pas la « chance » d'avoir de témoin. C'est là que j'ai pris conscience aussi que la levée de l'amnésie n'était pas complète car je ne me souvenais que d'un épisode. Aujourd'hui, je sais qu'il y a eu d'autres attouchements. Des mémoires enfouies remontent encore parfois. Il faudra sûrement encore du temps pour que tout émerge et peut-être que certaines mémoires n'émergeront jamais. Il me reste encore ce besoin viscéral de vérité et de clarté. Mais peut-être que ça va finir par s'apaiser. J'aimerais terminer par des citations extraites du podcast Injustices de Louie Media « Ou peut-être une nuit »

Dorothé Dussy : *« Chaque personne qui a vécu l'inceste a l'impression d'être la personne qui souffre le plus au monde. C'est une douleur, ça dévaste intérieurement. Mais comment notre société vit et fonctionne avec autant de gens qui ont autant souffert ? Et quel gâchis en fait, quel gâchis d'énergie, de tous ces gens qui iraient tellement mieux s'ils n'avaient pas connu l'inceste ? »*

Charlotte Pudlowski : *« Les 60% d'hommes qui commettent des crimes sexuels sur les enfants sont des hommes violents avec leurs enfants mais aussi avec leur femme. Il ne s'agit pas d'une pathologie mais d'une domination. Les patriarches croient souvent que les enfants leur appartiennent, comme leur voiture, comme leur barbecue, comme leur femme. C'est d'ailleurs pour ça, que tant d'adultes trouvent normal de frapper des enfants, ou que tant d'éditorialistes se dressent contre la possibilité d'une loi qui interdirait les violences ordinaires, comme la fessée. »*

Muriel Salmona : *« Ça montre bien qu'il y a quelque chose de très structurel. Les violences sexuelles, particulièrement sur les enfants - plus ils sont jeunes, plus leur cerveau est vulnérable – ont de graves conséquences sur toute leur vie, et ces conséquences là pourraient être évitées si on intervenait, si on les protégeait et particulièrement si on les soignait. Si on soignait le psychotraumatisme, il y a toute une cascade de conséquences très graves qui pourraient être évitées. En France, on n'a rien mis en place pour faire un dépistage systématique des enfants victimes de violences sexuelles. On ne veut toujours pas poser la question pour savoir ce que vivent les enfants. C'est à dire qu'il n'y a pas de soin. Avoir subi de l'inceste dans l'enfance, ça fait parti des premières causes de mortalité précoce, de suicide, de dépressions à répétition, de troubles anxieux très graves, de troubles des conduites addictives, de risques de subir à nouveau des violences, de troubles cardio-vasculaires, de troubles digestifs très lourds, pulmonaires, immunitaires, de cancers, de diabète, d'hypertension artérielle. C'est un problème de santé publique majeure ! On ne forme pas les médecins. On sait que les troubles psychotraumatiques, c'est au moins 70% de la psychiatrie, donc dans le cadre de la psychiatrie, 70% des troubles psychiatriques sont liés aux violences. Les psychiatres ne sont toujours pas formés à la psychotraumatologie. Ça n'existe nulle part ailleurs. C'est quelque chose d'inconcevable. Ça ferait un scandale monumental si les cardiologues n'étaient pas formés à traiter les coronaropathies. »*

Rapport de l'ONU en 2003 : *« Le rapporteur spécial ne considère pas que les sévices sexuels contre les enfants constitue un phénomène plus courant en France que dans d'autres pays européens. On constate toutefois que de nombreuses personnes ayant une responsabilité dans la protection des droits de l'enfant continuent de nier l'existence et l'ampleur de ce phénomène. »*

ACK

Bibliographie

- ¹ Miller, A. (2013). *Le drame de l'enfant doué*. Presses Universitaires France.
- ² Van Der Kolk, B (2020). *Le corps n'oublie rien*. Albin Michel.
- ³ Pudlowski, C (2020). Ou peut-être une nuit. Dans *Injustices*. Louie Media. [1/6 Ou peut-être une nuit: «Ce que ma mère ne m'avait jamais dit» par Louie Media \(soundcloud.com\)](#)
- ⁴ Dussy, D. (2013). *Le berceau des dominations*. La discussion.
- ⁵ Bescond, A (2014). *Les chatouilles ou la danse de la colère*. [pièce de théâtre]